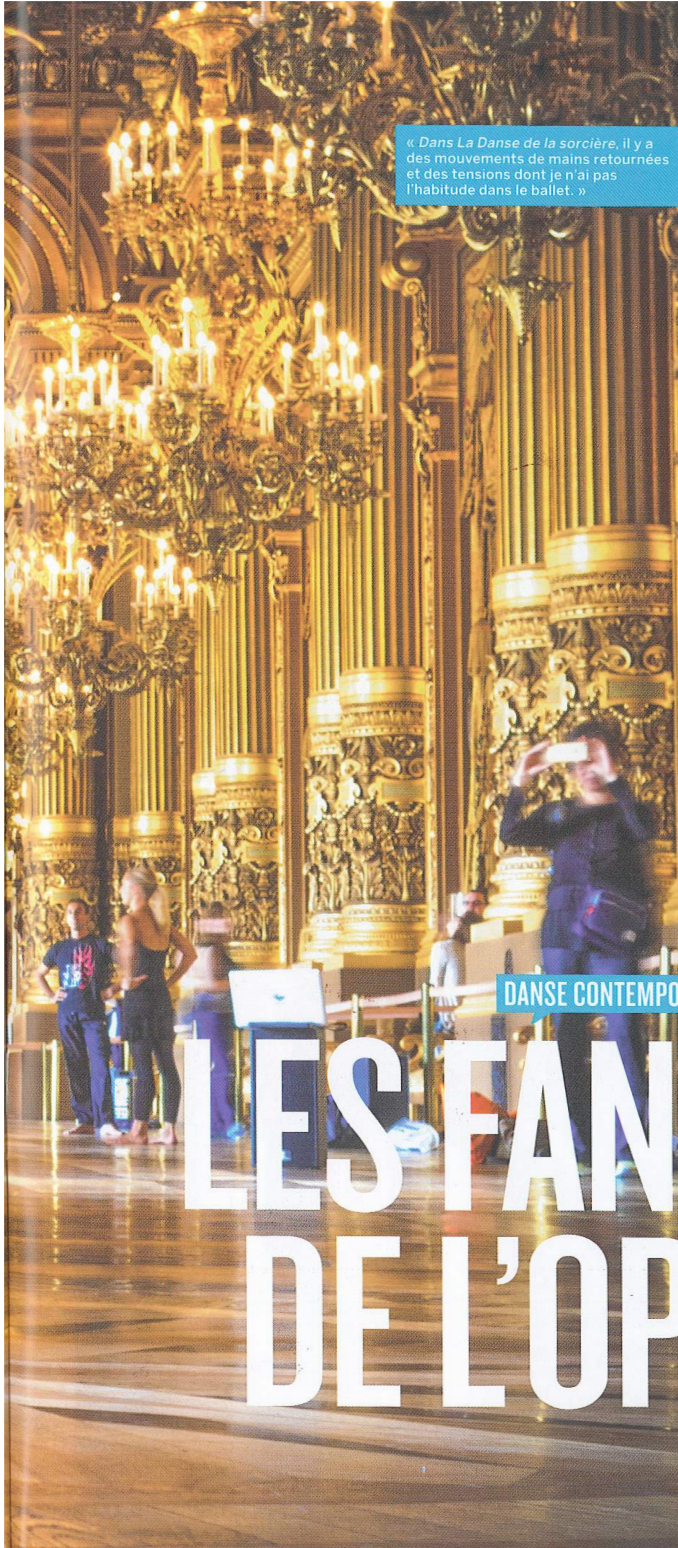




LE MAG



« Dans *La Danse de la sorcière*, il y a des mouvements de mains retournées et des tensions dont je n'ai pas l'habitude dans le ballet. »

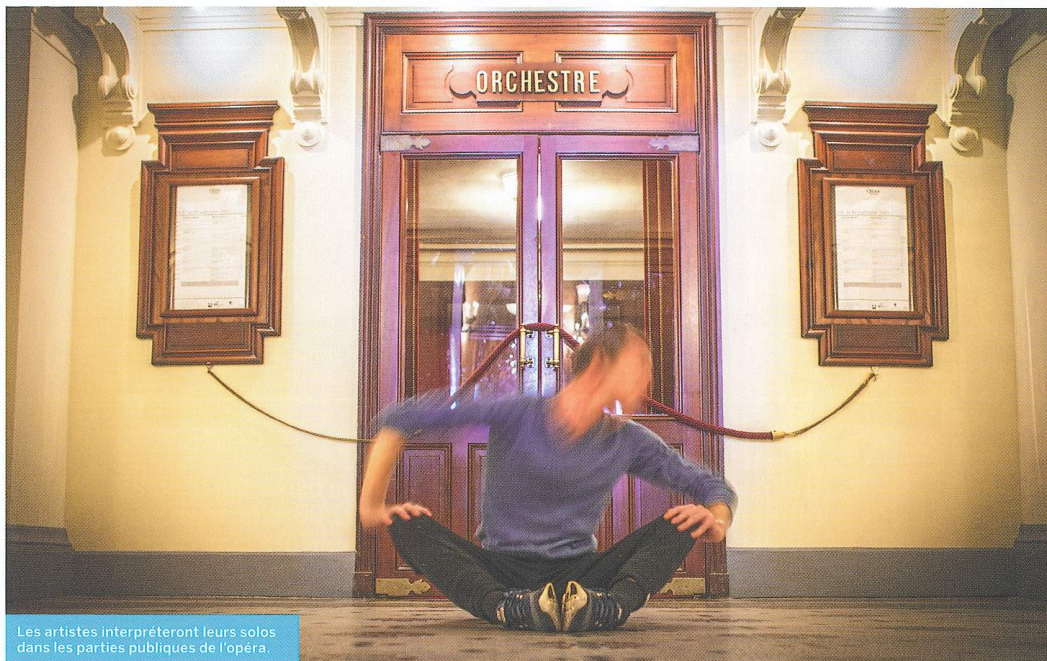
DANSE CONTEMPORAINE

# LES FANTÔMES DE L'OPÉRA

JULIEN JOLY  
julien.joly@lemensuel.com

20 artistes qui transforment un lieu public en scène sauvage : c'est le principe de *20 danseurs pour le XX<sup>e</sup> siècle*. Ce spectacle rennais, succès international, sera porté à l'opéra Garnier de Paris en octobre. En attendant, les artistes s'entraînent sous l'œil du chorégraphe Boris Charmatz... Et des touristes.

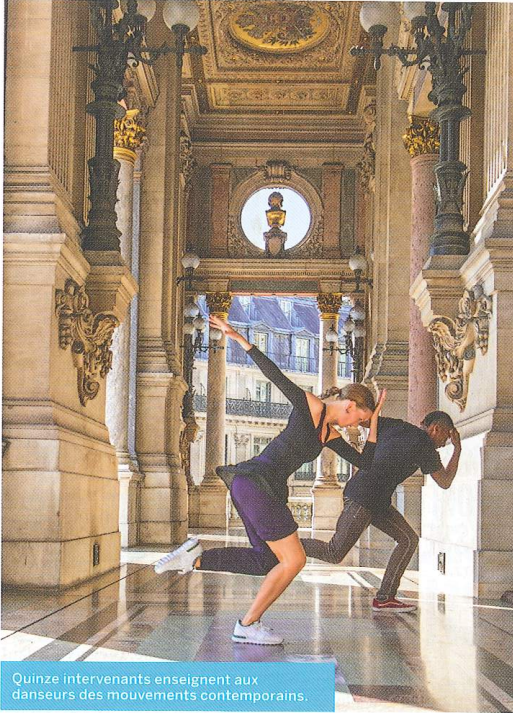
LE MAG | LES FANTÔMES DE L'OPÉRA



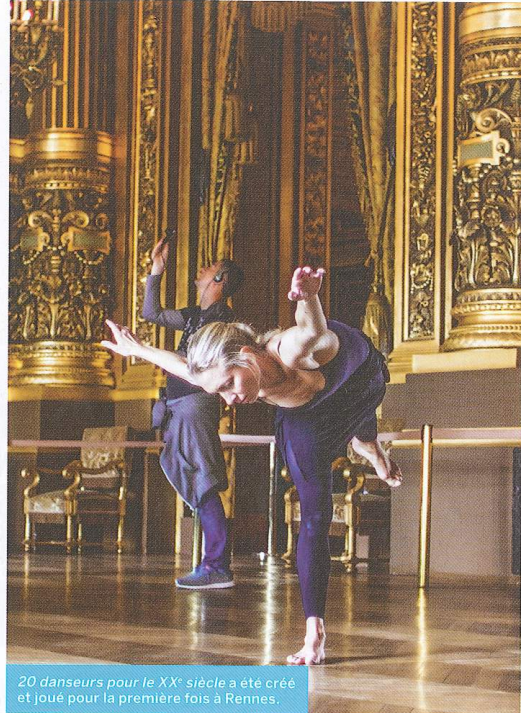
Les artistes interpréteront leurs solos dans les parties publiques de l'opéra.



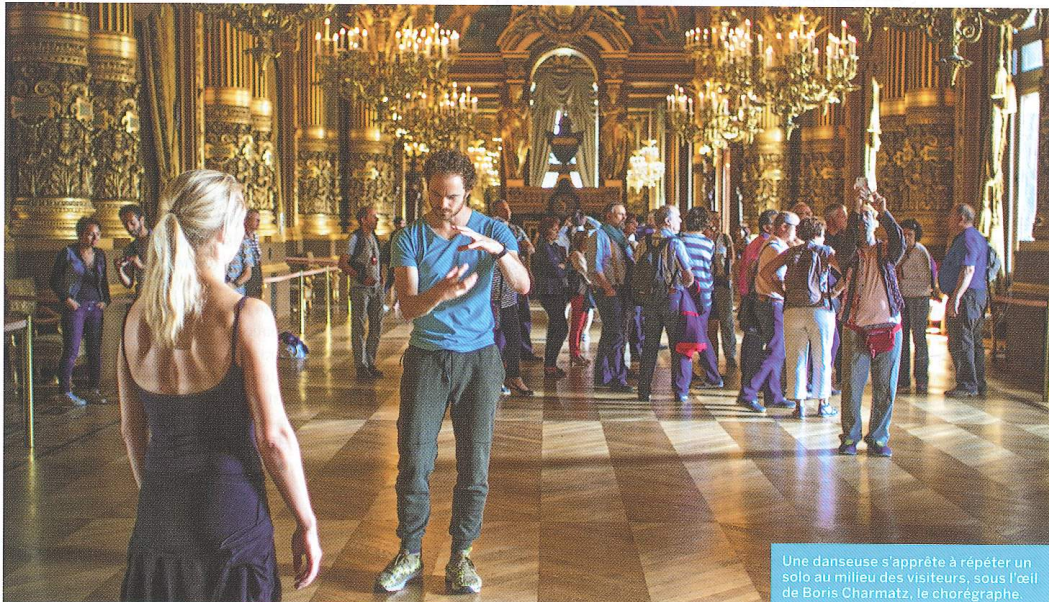
Caroline Osmont, de l'opéra Garnier, s'entraîne au hip-hop dans la loggia.



Quinze intervenants enseignent aux danseurs des mouvements contemporains.



20 danseurs pour le XX<sup>e</sup> siècle a été créé et joué pour la première fois à Rennes.



Une danseuse s'apprête à répéter un solo au milieu des visiteurs, sous l'œil de Boris Charmatz, le chorégraphe.

LE MAG LES FANTÔMES DE L'OPÉRA

**L**a femme en sari est en train de photographier les lambris de l'opéra de Paris quand retentissent les premières notes de *Et Dieu créa la femme*. Surprise, la touriste braque son Ipad sur la source de la musique : des enceintes posées au beau milieu de la galerie. Non loin, une danseuse vêtue de noir s'élanche, pieds nus. Le rai de lumière qui traverse le couloir découpe son ombre tandis qu'elle glisse sur le sol couvert de mosaïque. Elle bondit sur un buffet, et les immenses miroirs multiplient l'image de ses mains tendues vers les plafonds peints. Soufflés, des visiteurs lâchent leur perche à selfie pour applaudir. D'autres passent leur chemin, audioguide à l'oreille, plus intéressés par les sévères statues qui décorent les murs du monument parisien.

Juliette Gernez sourit et coupe la musique. La jeune femme exerce au sein de l'Opéra national de Paris. Aujourd'hui, elle répète *20 danseurs pour le XX<sup>e</sup> siècle*, un concept du chorégraphe rennais Boris Charmatz. Ce spectacle a été créé dans la capitale bretonne et joué pour la première fois aux Champs libres. C'est un des fers-de-lance de la nouvelle saison de Benjamin Millepied. L'iconoclaste directeur de la danse à l'opéra est connu pour sa volonté de moderniser l'institution. Il rêve notamment d'y inviter les Daft punk. Directeur du musée de la Danse, Boris Charmatz veut lui aussi dynamiser les habitudes du public. Comme des danseurs classiques. Juliette Gernez est coryphée, 4<sup>e</sup> échelon de la hiérarchie des danseurs. Mais ici, plus de grades : premiers danseurs et étoiles sont tous sur le devant de la scène.

### Un étrange sabbat

En parallèle, quinze intervenants leur enseignent des solos contemporains, bien éloignés du répertoire classique de

l'opéra. Jusqu'au 11 octobre, les danseurs les interpréteront au milieu des visiteurs pendant 1 heure 30. Pas de parquet spécial. Pas d'éclairage sophistiqué. « Niveau acoustique, c'est aussi très différent,

## LE PUBLIC A LA SENSATION DE NE PAS SAVOIR CE QUI VA SE PASSER

BORIS CHARMATZ,  
chorégraphe

ajoute Juliette Gernez. On s'adapte. On danse parfois pieds nus, en baskets ou en tenue de ville. C'est une chance unique de pouvoir danser des choses différentes dans une même soirée. Les gens sont proches, ils viennent me voir, me posent des questions... »

Derrière le mur, sous les lourds lustres dorés du Grand Foyer, Boris Charmatz est en train de conseiller une autre danseuse. « Si tu n'installes pas un poids dans tes mouvements dès le début, il ne viendra pas, explique-t-il avec douceur. C'est important que le public ait la sensation de ne pas savoir ce qui va se passer... Ça donne une sensation hors du temps. » Ils reprennent l'entraînement.

Dans le fond de la salle, le danseur étoile Benjamin Pech déploie son corps musclé devant une immense cheminée. Avec un flegme amusé, il achève son mouvement en bloquant un couple de visiteurs Versaillais contre un mur. Les voilà immobilisés, mais ravis. « On ne s'attendait pas à tomber sur ces répétitions. C'est une vraie surprise ! D'autant plus qu'on ne va pas souvent à l'opéra. » De l'autre côté du vestibule, près des tribunes, se prépare un étrange sabbat. Au

grincement du plancher ciré succèdent des percussions qui résonnent dans l'escalier central. Grégory Gaillard se prépare à interpréter *La Danse de la sorcière*, de Mary Wigman. « J'utilise tous mes muscles, comme en classique, explique le danseur. Mais dans *La Sorcière*, il y a des mouvements de mains retournées et des tensions dont je n'ai pas l'habitude dans le ballet. Le vrai défi, ce n'est pas que les spectateurs soient si proches de moi. C'est d'apprendre des choses que je ne fais jamais. Comme *La Sorcière* ou *Saturday night fever*, qui n'appartiennent pas au répertoire classique de l'opéra. En une semaine, je me suis enrichi d'un siècle de danse contemporaine ! »

Natif de Saint-Malo, Grégory Gaillard connaît bien les travaux de Boris Charmatz. « L'année dernière, il est venu nous voir une semaine pour présenter son projet. J'aime bien ce qu'il fait même si c'est particulier. J'avais hâte de le rencontrer en personne. Au début, on a juste fait de l'échauffement au sol avec de nouvelles techniques. Boris s'est montré adorable, très généreux. »

Le chorégraphe a mis les choses au clair : il ne forcerait personne à participer à son projet insolite s'il ne leur convenait pas. Mais les danseurs de l'opéra ont presque tous joué le jeu. Comme Caroline Osmont, une Normande de 23 ans. Celle-ci s'est portée volontaire pour un solo de hip-hop. « Ça me change beaucoup. Et ce que j'apprends me servira pour le classique. » La jeune femme alterne les enchaînements au sol et les roues dans la loggia marbrée qui domine la place de l'opéra. En contrebas, un piano de rue entonne un air qui contraste avec ses mouvements de break dance. Ses gestes ont l'air parfaits. Pas assez au goût de la jeune femme. Sourcils froncés, elle assouplit ses jambes avant de reprendre sa position. « On ne dirait pas, mais le hip-hop, c'est très technique. Autant que la danse classique. » ●



## ICI, ON VOIT LES DANSEURS TRAVAILLER, TRANSPIRER, RESPIRER

Boris Charmatz est le directeur du Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne. Ancien élève de l'école de danse de l'opéra de Paris, il revient sous les ors du palais Garnier pour y monter son projet *20 danseurs pour le XX<sup>e</sup> siècle*.

**Le Mensuel :** Vous qualifiez *20 danseurs pour le XX<sup>e</sup> siècle* de « projet » plutôt que de « spectacle ». Pourquoi ?

**Boris Charmatz :** C'est une sorte d'exposition vivante. C'est aussi un protocole de travail. On l'a fait pour la première fois aux Champs libres de Rennes, puis au Museum of modern art à New York et à la Tate gallery de Londres. A chaque fois, c'est totalement différent en termes d'espace, d'histoire du lieu... On va le refaire à Sydney et en Allemagne, mais ça n'aura rien à voir. Ici, la particularité, c'est qu'on prend uniquement des danseurs de l'opéra. C'est une école où ils ont passé toute leur vie.

**Vous êtes parfois décrit comme un des chefs de file de la « non-danse ». Ce projet s'inscrit-il sous cette étiquette ?**

La non-danse, c'est un terme péjoratif donné par des gens gênés par les questions que posent certains artistes, dont je fais partie. Au lieu de danser par plaisir, pour exprimer ceci ou cela, on s'interroge : « C'est quoi un spectacle ? Un danseur ? Dans quel contexte culturel on intervient ? »

**C'est la même démarche quand vous amenez la danse dans des endroits qui ne sont pas prévus pour...**

J'aime beaucoup la scène. Mais elle ne me fascine pas. Les danseurs de l'opéra ont l'habitude des scènes à 35 m du public, avec la fosse d'orchestre au milieu. En mars, j'ai vu le *Lac des Cygnes*. Le rôle-titre s'est blessé au milieu du spectacle, ils l'ont remplacé et personne n'a rien remarqué. Ici, on voit les danseurs travailler, transpirer, respirer. Ils sont sur le même sol que le public. La danse devient un matériau.

**L'opéra est réputé élitiste. Est-ce une manière de le démocratiser ?**

Oui, tout d'abord car le billet d'entrée est moins cher que pour un spectacle sur scène. Le contact avec les danseurs est horizontal, on peut aller leur parler... Toutefois, les spectateurs font surtout partie du public habituellement attiré par l'opéra. On peut plus parler de démocratisation dans le cas de *Fous de danse*, le projet que j'ai monté en mai à Rennes, place Charles-de-Gaulle. Tout le monde pouvait venir danser, c'était gratuit.

**Que vont retirer les danseurs de cette**

**expérience ?**

C'est presque un projet de culture générale. Ces 80 solos nécessitent 40 chorégraphes. Les danseurs de l'opéra ont pu découvrir le voguing avec un vogueur incroyable. Un autre est venu leur enseigner Nijinski d'une manière totalement nouvelle.

**C'est une démarche atypique. Avez-vous rencontré des difficultés particulières ?**

Le plus dur, c'est le droit d'auteur. Certaines pièces appartiennent au répertoire de l'opéra de Paris mais on n'a pas forcément le droit de les réinterpréter sur scène. Et a fortiori dans un projet aussi particulier, sans l'étoile, sans les costumes ni la lumière d'origine... Il faut négocier avec le chorégraphe ou l'ayant-droit. Certains ont refusé.

**Votre mandat au centre chorégraphique de Rennes finira en 2018. Quels sont vos projets ?**

Sur la fin du mandat, je vais travailler avec un théâtre à Berlin, la Volksbühne. Il y aura des jumelages artistiques entre Rennes et Berlin. J'y resterai après. Pour moi, la suite sera donc peut-être berlinoise... ●